

*Bernard OBADIA*

***FILAGE RSR***

*Radiophonie (1992)*

1

***Dans une rue, le soir.***

*Durant toute la scène, X sera très tendu, à la limite de l'explosion. A côté, Hartmann va afficher un certain calme tout en restant sur ses gardes.*

X — Qu'est-ce qui vous a pris ?

HARTMANN — C'est vous qui dites ça...

X — Vous avez entendu !

HARTMANN — Je ne suis pas sourd...

X — Alors ?

HARTMANN — Retirez un peu votre arme, vous me faites mal.

X — Pourquoi vous avez fait ça ?

*Silence.*

HARTMANN — Je ne sais pas... Je... j'ai réagi quand vous vous êtes retrouvé tout près de moi... Vous avez avancé, non ?

X — Tout le monde a fui !

HARTMANN — Je ne sais pas ce qui m'a pris ? Je n'ai pas trouvé la force de courir... *Temps.* Ou la peur... Qui sait ?

X — La peur n'a jamais fait avancer quiconque vers un assassin ! Je peux vous anéantir !

*Soudain on entend une sirène lointaine. Hartmann tend l'oreille.*

HARTMANN — La police arrive déjà.

X — Non, ce sont les pompiers, ils sont toujours plus rapides.

HARTMANN, *bas* — Vous savez reconnaître les sirènes... Partez !

X — On ne nous trouvera jamais ici !

HARTMANN — Vous croyez...

X — Ne bougez pas, j'ai mon arme !

HARTMANN — Doucement...

X — N'avancez plus ! !

*Temps.*

HARTMANN — J'aimerais bien qu'un voisin passe la tête par une de ces fenêtres

X — Aucun risque. N'avancez plus, je vous suis !

HARTMANN, *ironique* — Jusqu'au Cinéma ??

X — Arrêtez-vous !

*Pas précipités et qui s'interrompent.*

HARTMANN — Vous êtes blême.

X — Taisez vous !

HARTMANN — Ne comptez pas sur moi pour que je retourne à la voiture.

X — Vous ferez ce que je vous dirai de faire !

*Temps.*

HARTMANN — J'ai bien voulu vous éloigner du cinéma, maintenant...

X — Qu'est-ce qui vous a pris ?... Vous avez peur, je le sens..., avec votre calme de circonstance ?

HARTMANN — Qui sait ?...

X — Vous m'avez proposé votre voiture mais maintenant la peur vous mange le ventre. *Pas. Mouvements de corps. Vêtements froissés.* Ne bougez pas !

HARTMANN — Je m'assois là..., juste près de vous.

*Temps.*

X — Alors, qu'est-ce qui vous a pris, vous allez parler ?

HARTMANN — A votre place, je m'attarderai pas ici, même si nous sommes loin du cinéma...

X — Vous n'êtes pas à ma place.

HARTMANN — On ne va pas rester toute la nuit dans cette rue...

X — Répondez-moi, d'abord !

HARTMANN — Il faudrait choisir...

*Temps.*

X — J'ai connu un enfant qui choisissait toujours entre deux portes, deux petits pois, deux colonnes apparemment identiques...., mais...., quand il est mort..., je n'ai jamais su s'il avait choisi entre deux façons de se suicider. *Temps puis dans un souffle.* Votre présence me gêne.

HARTMANN — C'est parfait, alors laissez-moi partir.

X — Je ne peux pas...

*Temps.*

HARTMANN — J'aurais pu rêver tout ça... Tout à l'heure, quand vous avez abattu froidement cette caissière alors qu'elle vous rendez la monnaie...., eh bien, cette scène j'aurais pu la rêver... Un rêve... Jusqu'aux titres des films apposés sur la façade..., même la poubelle bourrée de gobelets en plastique...

X — Et moi, j'aurais été dans ce rêve ?

HARTMANN — Non pas exactement..., c'est plus compliqué. *Temps.* J'aurais tenu votre place.

X — Effectivement, c'est très compliqué. Et vous auriez rêvé ce que nous vivons en ce moment ?

HARTMANN — Non, j'aurais été réveillé avant...

X, *brutal* — Qu'est-ce que vous racontez ! ? Retournez au cinéma pour voir si tout ça est un rêve, le sang et les morceaux de cervelle sur les billets, ce crâne aveugle posé sur des programmes.

HARTMANN — Vous avez eu le temps de voir tout ça ?

X — J'ai suivi le trajet de mes balles. *Silence puis brutalement.* Ne bougez pas !

HARTMANN — Je me lève seulement.

X — NON !

*Silence.*

HARTMANN, *lentement* — Vous voyez-là, au fond..., c'est le hangar d'une usine désaffectée. Par cette porte les trains s'engouffraient autrefois.

X — Qu'est-ce qui vous prend ?

HARTMANN — Vous avez connu cette usine ? C'est un lieu totalement déserté..., et en pleine ville. Comme un trou dans une extrême densité. Un nouveau phénomène physique *Temps puis sur le ton d'une confidence.* C'est l'endroit propice pour m'abattre...

X — Parfaitement ! Et en plus, il faudrait un certain temps avant de vous retrouver.

HARTMANN — Vous croyez ?

X — Cessez de jouer !

HARTMANN — En ce moment vous devez vous dire que je pourrais vous reconnaître dans la rue..., que je pourrais crier en vous apercevant avec cette mèche blanche qui barre votre front. C'est ça, non ? *Temps.* Quel âge avez-vous aujourd'hui ?

X — Quoi ? Ne posez pas de questions !

HARTMANN — Répondez-moi, je vous en prie, votre âge me semble indéfinissable...

X — Il y a longtemps que je ne compte plus.

HARTMANN — Vous n'êtes guère plus âgé que moi..., quelques années d'avance seulement.

X — Pourquoi ce besoin de compter, de savoir, de mettre du sens partout.

HARTMANN — "De mettre du sens partout" avez-vous dit... Je n'ai jamais envisagé les choses de cette façon. *Temps.* Vous ne voulez pas me parler de la femme que vous venez d'abattre ?

X — Oui, je peux vous en parler puisque je ne la connais pas.

HARTMANN — Vous répondez...

*Temps.*

X, *d'un ton las.* — J'ai très sommeil..., tout d'un coup...

HARTMANN — Alors, il faut me laisser partir, maintenant.

X — Non...

HARTMANN — Je n'ai plus rien à faire avec vous, nous sommes dans une situation ridicule.

X — NON !

HARTMANN — Ne criez ! Je vais vous laisser ici, vous savez bien que je dois partir, que je dois continuer. Vous allez vous fondre dans la ville, disparaître... Je ne dirai rien..., j'inventerai une histoire..., je retournerai au cinéma pour leur dire que vous m'avez laissé tomber en cours de route... Ils vous chercheront au Sud alors que vous marchez ailleurs. Je jouerai la comédie de la peur, de l'otage ... Je sais le faire.

X — Non, vous restez avec moi

HARTMANN — A quoi bon ?

X — Vous ne me quittez pas, maintenant. Vous avez voulu m'éloigner avec votre voiture, vous ne partez plus !

HARTMANN — Soyez raisonnable, quand le jour se lèvera ils repéreront mon véhicule..., tous les riverains nous ont vus..., ont noté le numéro de ma voiture quand nous sommes partis.

*Temps.*

X — Que cherchez-vous au juste ?

HARTMANN — Simplement à partir, à rentrer chez moi. Demain, je commence à huit heures.

X — Où travaillez-vous ?

HARTMANN, *en soufflant* — Allons-bon ! Dans une banque.

X — Au guichet... ?

HARTMANN — Non, c'est fini ça. Je m'occupe du contentieux... de ce qui reste..., je fais des rappels, je lance des avertissements. Je suis payé pour faire peur à ceux qui refusent d'acquitter leur dû.

X — Vous gagnez beaucoup d'argent, alors ?

HARTMANN — Je ne suis pas payé au dossier, autrement...

X — Vous dites que vous êtes payé pour faire peur, ce soir c'est vous qui avez peur.

HARTMANN — Même pas. Vous répétez ça depuis un moment... Oui, vraiment... Je crois que je n'ai pas eu peur un seul instant. J'ai joué en inventant une solution banale de fuite... C'était pour échapper aux regards qui nous entouraient quand vous pointiez votre arme sur moi... Autrefois, j'ai eu peur...

X — C'était moi qu'ils regardaient, pas vous... Vous ne pouviez pas les voir puisqu'ils se tenaient sur les immeubles, derrière vous.

HARTMANN — Mais vos yeux reflétaient leurs regards.

X — Ils n'ont rien dit...

HARTMANN — Oui, ils se retenaient de crier... Me voir abattre comme la caissière. *Temps.* Laissez moi partir maintenant, vous n'avez plus besoin de moi.

X — Non.

HARTMANN — Nous sommes loin du cinéma...

X — Nous retournons à la voiture.

HARTMANN — Non, il n'en est pas question !

X — Vous ferez ce que je vous dis !

HARTMANN — Non !

X — Vous resterez avec moi jusqu'à ce que je prenne une décision.

HARTMANN — Une décision...

X — Ne me regardez pas comme ça !

HARTMANN — Qu'est-ce qui vous prend ? *Temps.* Et cette arme ? Il faudrait vous en défaire...

X — Ne me dites plus ce que je dois faire *Temps et dans un souffle.* J'ai très sommeil..., j'ai besoin de beaucoup de sommeil pour tenir debout chaque jour.

HARTMANN — Laissez-moi partir !

*Pas désordonnés sur du gravier.*

X — Non, arrêtez ! Suivez-moi !

HARTMANN — Vous me faites mal ! Où voulez-vous aller ?

X — Taisez vous ! Ne tentez rien, je vous le conseille.

*Voiture qui roule et accompagnée de bruits urbains*

2

*Appartement de X*

HARTMANN — Je n'aurais pas voulu venir ici.

X — Vous n'aviez pas à me proposer votre voiture !

HARTMANN — Ce que...

X — Taisez-vous !

*Temps.*

HARTMANN — Il n'y a personne ? *Temps.* Je ne sais même pas où vous m'avez amené... C'est encore la ville ou la banlieue... ? A quoi bon me garder ? *Temps.* Vous ne voulez pas me répondre ?

X — Ne posez plus toutes ces questions... Le sommeil me gagne. Demain, je prendrai une décision.

HARTMANN — DEMAIN !

X — Oui, je ne sais pas quoi faire de vous maintenant, je suis trop fatigué.

HARTMANN — Laissez-moi partir.

X — Assez ! Je ne peux rien décider, ce soir.

HARTMANN, *chantonnant* — Je voudrais-trouver-une-solution-mais-je-ne-sais-pas-laquelle choisir- Je-voudrais voudrais-une-solution-mais-je-ne-sais-pas-la...

X — ARRETEZ-VOUS !

HARTMANN — NE CRIEZ PAS !

X — Taisez-vous et mettez-vous-là !

HARTMANN — Quoi ?

X — Vous avez bien entendu !

HARTMANN — Sur ce lit ! Mais je n'ai pas sommeil !

X — Moi si ! Vous avez compris ?

HARTMANN — Ne me touchez pas ! C'est le sommeil qui vous rend si agressif...

X — Obéissez !

HARTMANN — Que faites-vous ? Vous n'allez pas m'attacher !

X — Taisez-vous.

HARTMANN — Vous avez peur que je crie

X, *souffle en l'attachant* — Oh ici, personne ne vous entendra..., vous pouvez vous débattre, crier, si ça vous soulage...

HARTMANN — ..., vous me faites mal...

X — Pardonnez-moi.

HARTMANN — Attendez.

X — Quoi ?

HARTMANN — Puis-je au moins choisir une position ? Ou alors vous laissez les cordes un peu lâches pour que je puisse bouger... Oui, comme ça... *Temps*. Si vous avez l'intention de m'exécuter, pourquoi attendre demain ?

X — Nous sommes déjà demain ! Et je n'ai pas l'intention de vous tuer..., je n'ai rien décidé encore... Et puis, cessez de me perdre en questions !

HARTMANN — Votre indécision... Et vous, où vous allez dormir ?

X — Là

HARTMANN — Prenez garde, je bouge beaucoup la nuit.

X — Avec des cordes ?

HARTMANN — Je parle aussi, j'arrête pas.

X — Quand je dors, tout tombe autour de moi, plus rien ne peut aller contre la force de mon sommeil.

HARTMANN — C'est un privilège.

X — Je n'en suis pas si sûr...

HARTMANN — Je vous en prie, laissez-moi partir, il est encore temps.

X — Calmez-vous...

*Silence. La musique arrive, lente, droite, tendue et puis elle décroît au moment où survient la voix intérieure d'Hartmann*

HARTMANN— Il dort déjà, quelle puissance... J'ai toujours admiré les gens qui parviennent à se tourner si vite vers le sommeil... Ce sont des anges... Hartmann..., c'est la première fois que tu dors ligoté... J'aurais dû fuir avec les autres..., j'avais le temps... J'étais assez loin pour me dissimuler derrière un véhicule.... Qu'est-ce qui m'a pris de m'approcher ? *Temps.*

C'est un enfant qui s'est déguisé en assassin pour dormir comme ça... Il n'y a plus rien à faire, sinon attendre la fin de la nuit... mes liens sont serrés, finalement... Il s'est aperçu de rien... Ne comprendra, jamais.

*Silence.*

Il sent une odeur sucrée..., musk..., ses vêtements sont propres..., encore bien tendus . Il a dû s'habiller juste avant de se rendre au cinéma... juste avant d'abattre la caissière... Les candidats au suicide, dit-on, se parent de leurs plus beaux atours avant de se donner la mort...

*Temps.*

Il fait jeune encore malgré cette mèche blanche qui s'enfonce dans le crâne... *Temps.*

Crâne..., crâne..., "ce crâne aveugle"..., Et la tête de cette femme. Pourquoi a-t-il tiré ? Je ne pourrais jamais rêver cette scène.

*Temps.*

Il n'a même pas pris la peine de me couvrir..., combien de temps va-t-il me garder ? Ils vont m'attendre demain au bureau.

*Silence.*

Comme j'étais bien dans le corps de Judith hier soir... littéralement avalé par son corps... Quelle douceur... Je n'ai même pas pris le temps de prendre une douche... J'ai encore un peu de son odeur sur moi... Elle doit le savoir quand nous nous retrouvons... Elle aime me couvrir, Judith..., elle aime serrer mon sexe entre ses cuisses... A chaque fois elle s'agite comme une folle... Elle sait profiter de mes insomnies...

*Temps.*

Hibou-caillou-chou-genou-joujou-doudou... Roudoudou... Il ne faut pas que je dorme, non pas question ! Il faut que je fixe tout ce qui s'est passé pour le raconter à Héléna. (*Il chantonne l'aria de Bach "Ebarm dich mein gott" de LA PASSION SELON ST MATHIEU*) .

*Temps.*

"Le participe passé employé avec l'auxiliaire AVOIR s'accorde en genre et en nombre avec le Complément d'Objet Direct, s'il est placé avant..."

*Temps.*

"Le participe passé employé avec AVOIR et suivi d'un infinitif s'accorde si le Complément d'Objet Direct, étant placé avant le participe, fait l'action exprimée par l'infinitif... Heu..., quels exemples donne le père Bled ? (*temps*) Heu... "Les enfants que j'ai vus jouer formaient un groupe joyeux, VUS... US., c'est Ça... " ... la pièce que j'ai vu jouer m'a ému... VU : U. Qu'est-ce qu'on apprenait encore l'autre soir... ? Me souviens plus..."

*Avalant un rire enfantin.* Réciter des leçons grammaire pendant qu'on fait l'amour, après on ne les oublie plus... A la première occasion j'en parlerai au Ministre de l'Education Nationale. (*temps*) Hartmann, Hartmann, ne t'endors pas..., lutte contre le sommeil jusqu'au matin pour raconter toute l'histoire..., pour raconter cette nuit, là, tout près de ce souffle humain...

*La musique se fait plus forte sur un souffle de sommeil.*

3

*Brutalement.*

HARTMANN — Monsieur, Monsieur réveillez-vous..., Monsieur..., vous m'entendez ? *Il s'agite, malgré ses liens.* Réveillez-vous, je ne peux plus attendre !

X, *difficilement*— Qu'est-ce qui se passe ?

HARTMANN — Je ne peux plus me retenir..., la fraîcheur de la nuit m'a donné envie d'aller aux toilettes.

X — Vous me réveillez pour ça !

HARTMANN — Vous voulez que je pisse au lit !

X — Pour ça...

HARTMANN — Ouais !

X — Je vais vous détacher mais promettez-moi de ne rien tenter !

HARTMANN — Dépêchez-vous !

X — Vous avez compris ? *Silence.* Qu'est-ce qui vous arrive ? Pourquoi vous me regardez comme ça ?

HARTMANN — Dépêchez-vous autrement je souille votre matelas.

X — Je peux compter sur vous.

HARTMANN — J'AI ENVIE DE PISSER !!

*On l'entend le détacher prestement en soufflant.*

X — C'est au fond de ce couloir, à gauche. *Quand il est seul.* quatre heures du matin, j'ai l'impression d'avoir dormi une demi-heure... Je ne pourrai plus dormir, maintenant.

*Bruits ménagers dans la cuisine.*

HARTMANN, *en revenant* — Je ne tenais plus... Qu'est-ce que vous faites ?

X — Vous le voyez.

HARTMANN — Je n'ai pas l'intention de prendre un petit-déjeuner à quatre heures du matin avec un homme qui m'a tenu tenu attaché une bonne partie de la nuit.

X — Ne vous énervez pas...

HARTMANN — Je n'ai plus envie de jouer, m'entendez-vous ?

X, *d'un ton las* — Remontez votre braguette.

HARTMANN — Je n'ai plus envie de jouer !

*Temps.*

X — "Jouer, Jouer"... Il y a des années que je ne connais plus le sens de ce mot..., comme de tant d'autres d'ailleurs... Certaines peuplades d'Australie, à la mort d'un des membres de la tribu, suppriment un mot du vocabulaire en signe de deuil. J'ai l'impression de vivre continûment ces disparitions successives...

HARTMANN — Pourquoi vous me racontez ça ?

X — "Pourquoi ?" *Temps.* Vous croyez que je joue, moi ? Que je me suis inventé une histoire dans laquelle j'aurais programmer la mort d'une caissière. Que j'aurais décider de faire un rêve... D'en inventer... Vous êtes là, dans ma maison, et je n'arrive même plus à me demander ce qui vous a poussé à me prendre dans votre voiture.

*Silence.*

HARTMANN, *lentement* — Vous souvenez-vous du Lycée Alphonse Benoit..., à l'Isle-sur-la-Sorgues ?

X, *saisi par l'évocation de ce nom* — Quoi ?

HARTMANN — Son architecture d'un autre siècle..., sa grille travaillée s'ouvrant sur un parc immense à la française. *Temps.* Vous vous rappelez sûrement du Lycée Alphonse Benoit, non ?

X — Taisez-vous !

HARTMANN — Jean Verdier, c'était votre nom à l'époque.

X, *douloureusement* — Taisez-vous !

HARTMANN — Vous ne m'avez pas connu, à l'époque..., j'étais plus jeune... Vous étiez en Terminale...

X — Non, non...

HARTMANN — Laissez-moi parler.

X, *en même temps* — Je ne veux plus rien entendre !

HARTMANN — Tout à l'heure, devant le cinéma..., quand ce bruit sec a claqué, j'ai revu, pistolet en main, ce grand de Terminale qui intriguait tout le monde ...

X, *en même temps* — Ne poursuivez pas, je vous en prie.

HARTMANN — Je n'ai pas oublié votre visage, jamais je ne pourrai l'oublier..., même si les signes de la maturité le recomposent aujourd'hui. *Temps*. Vous ne me reconnaissez pas, Jean Verdier ?

X — Arrêtez-vous.

HARTMANN — Non.

X, *douloureusement* — J'ai barré cette époque, comme les mots indifférents. J'ai eu cette force.

HARTMANN — Comme votre nom.

X — Vous ne savez pas de quoi vous parlez.

HARTMANN — C'est pas le même, en bas, sur la porte

X — Assez.

HARTMANN — Ce qui s'est passé au Lycée Alphonse Benoit a travaillé loin derrière moi..., comme une exigence. Quelle ruse... A quinze ans de distance, je vous retrouve presque dans la même situation... A la différence près que avez réussi hier soir ce que vous aviez échoué autrefois.

X — Taisez-vous !, taisez-vous !, ne me parlez plus de cette époque !

HARTMANN — Et pourquoi vous m'empêcheriez de me souvenir ? J'ai attendu avant de vous parler... Je vous ai préservé...

X — Me préserver...

HARTMANN — Quand je vous ai pris dans ma voiture, je n'avais pas l'intention de vous rappeler tout ça.

*Temps*.

X — Pourquoi vous avez fait ça..., pourquoi ne pas m'avoir laissé au cinéma ?

HARTMANN — Quand j'ai entendu le coup de feu claquer, quand vous vous êtes retourné vers moi, que tout le monde a fui que... Je ne sais pas..., une... Vous ne souvenez pas de moi, j'ai tant changé ?

X — Je vous l'ai dit.

HARTMANN — Vous êtes sûr... ?

X — Je n'arrive pas à croire que tout cela soit possible... Le Lycée Alphonse Benoit...

HARTMANN — Le garçon qui criait...

X, *d'une voix spectrale* — J'entends ce cri..., je l'ai toujours entendu. Tout le monde en a parlé.

HARTMANN — Quatre enseignants vous ont empoigné et traîné jusqu'au rez-de-chaussée... La galerie était inondée d'élèves alertés par le vacarme... La récréation venait de s'achever... Ils avaient juste repris les cours... Et le garçon qui hurlait près de vous sans pouvoir s'arrêter... Je crois qu'on s'est plus occupé de lui que de l'adolescent qui gisait, inanimé.

X — Je me souviens..., un jeune garçon à crié longtemps après que tout soit fini...

HARTMANN — Oui, c'est ça..., il ne pouvait plus s'arrêter de crier malgré tous ceux qui l'entouraient..., *Avec effroi*. Vous voir serrer la gorge d'un élève de cinquième B...

X, *dans un souffle de douleur* — Pourquoi me rappeler tout ça, pourquoi ?

HARTMANN — Vous avez disparu du Lycée le jour même, et pourtant, pendant des années on a raconté cet épisode..., chaque fois un peu plus déformé... Je crois même avoir entendu que cet élève était mort entre vos mains...N'importe quoi ! On en parlait comme d'une légende...

*Silence.*

X — Contrairement à ce qu'on raconte, c'est à cet âge qu'on est capable du pire..., après on fait tout avec effort.

HARTMANN — Hier soir, vous étiez un homme...

X — Vous ne pouvez pas comprendre. *Temps*. Hier soir, j'ai exécuté un commandement.

*Silence.*

HARTMANN — Qu'êtes-vous devenu après. ?

X — Après... Mon père me plaça chez un Maître pâtissier..., loin de cette ville.

HARTMANN, *d'une voix troublée* — Votre père... Vous vous en souvenez ?

X — Quoi ? *Temps*. Hier soir, tout le monde a fui, vous avez vu. Ils ont eu peur...

HARTMANN — Vous parliez de votre père... Vous savez où vous êtes en ce moment ?

X— Vous avez vu, ils ont eu peur...

HARTMANN — Vous n'êtes plus au cinéma. Regardez...

*Silence.*

X — Je n'ai jamais rien compris à cette histoire... Il ne m'avait rien fait, ce garçon...  
*Temps.* Qu'attendez-vous ?

HARTMANN — Vous ne savez pas qui je suis...

X — Qui me dit que vous êtes le garçon de la galerie ?

HARTMANN — On pourrait dire ça... Après cette histoire, je crois que j'ai appris à ne plus redouter la mort.

X — "La mort" dites vous ?... Vous avez une curieuse façon de prononcer ce mot.... Un peu comme si vous saviez qu'une simple lettre sépare mort de mot, un *R* en plus.

HARTMANN — Je le dis comme les autres mots.

X — Non ! Mais vous ne pouvez pas l'entendre comme je l'entends....

*Temps.*

HARTMANN — Puis-je vous poser une question ?

X — Non ! Vous mentez depuis le début vous avez construit toute cette histoire ! Vous vous êtes servi de moi. Je vous tiens pour responsable de tout.

HARTMANN — Croyez-vous qu'on puisse s'en tirer de cette façon ?

X — Ne me demandez plus rien ! Vous aimez jouer.

HARTMANN— Vous voyez que vous employez ce verbe..., que vous n'avez pas perdu ce mot.

X— J'aurais dû vous tuer tout de suite.

HARTMANN — Allez-y, essayez pour voir ! *Temps.* Vous tremblez.

X — Disparaissez !

HARTMANN — Non, non, vous tremblez, tout votre corps ne tient plus,

X — Laissez moi, quittez cette maison ! Allez-vous en !

HARTMANN — Il faut vous étendre. *X se trouve mal, gémit.* tenez, buvez un peu d'eau.

X— Laissez moi, je vous en prie, laissez moi Ne poursuivez pas.

HARTMANN— Bois un peu d'eau.

X— Ne me touchez pas.

HARTMANN— Bois juste une gorgée et puis viens t'étendre.

X— Ne me touchez pas !

HARTMANN — Il faut t'étendre là..., tu trembles, viens... *X s'étend sur le canapé.* Voilà..., ferme les yeux... je pose ma main sur ton front..., n'aie pas peur..., tu es tout mouillé... *X gémit, s'agite.* Sens-tu le froid de ma main ?... Non, ferme les yeux. *Il expire un long souffle.* Tu sens le froid..., un vieux pouvoir que j'utilise quelquefois.... Non, Reste étendu, le corps bien droit... mais tu pleures ! Calme-toi, je t'en prie, calme-toi...

Oui, c'est ça, respire profondément..., oui, ferme les yeux, ne cherche pas à me voir.. Je vais garder mes mains contre ton front jusqu'à ce que tu t'endormes. Non ! Garde les yeux fermés. Oui, comme ça...

*Il attend un moment près de lui, retient sa respiration pendant qu'il s'endort.*

HARTMANN — Il s'est déjà endormi... Ne s'est même pas débattu... Je n'aimerais pas que l'on me voit dormir comme ça... Quelle fragilité, quelle dépendance... Son corps est encore tout tendu... Il doit rêver à quelque meurtre. *Temps.* Il est tombé, pour sentir le poids de son corps. *Temps.* Comme il dort, comme il dort, ça me fascine...

*Le silence survient lentement puis il est déchiré par un premier coup de feu, puis par un second. Après ce fracas, la musique monte.*

4

***Hartmann et l'inspecteur dans un bureau de l'hôtel de Police.***

*Désormais, il faudra que le personnage de Hartmann soit sensiblement différent, surtout dans sa façon de s'exprimer. C'est à cette différence que l'histoire va lentement se décaler...*

L'INSPECTEUR — ..., vous l'avez sûrement aperçu quand il faisait la queue.

HARTMANN — Non, pas vraiment.

L'INSPECTEUR — Mais placé où vous étiez placé, vous ne pouviez pas ne pas le voir.

HARTMANN, *hésitant* — En êtes-vous sûr ?

L'INSPECTEUR — Il a demandé un ticket pour la salle huit et a longtemps cherché de la monnaie alors que tout le monde s'impatiait derrière.

HARTMANN — Comment vous savez ça ? *Temps.* J'étais loin de la caisse..., juste au-dessus des affiches. Je ne savais pas encore quel film j'allais voir.

L'INSPECTEUR — Vous avez tout de même entendu le coup de feu.

HARTMANN — Bien évidemment, comment ne pas entendre un tel bruit!

L'INSPECTEUR — Et alors, qu'avez-vous fait ?

HARTMANN — J'ai reculé..., heu...non.

L'INSPECTEUR — .....

HARTMANN — Je voulais fuir comme tout le monde mais je n'ai pas pu bouger. Je crois, heu... Je suis resté devant cet homme... immobile... Il pointait son arme vers moi.

L'INSPECTEUR — Tout le monde a vu cette scène. *Temps.* Alors...

HARTMANN — Il a avancé calmement..., son visage blême semblait éclairer tout le reste de son corps.

*Temps.*

L'INSPECTEUR — Qu'avez-vous fait ?

HARTMANN— Rien d'autre..., j'ai attendu qu'il soit très près de moi pour bouger un peu, comme pour me prouver que j'étais encore capable de marquer un geste.

L'INSPECTEUR — Quel geste ?

HARTMANN, *lentement*— Devant lui..., alors que son haleine balayait mon visage, j'ai senti le bout de son arme contre mon ventre. *Temps.* C'est la première fois que je me trouvais si près d'un assassin.

L'INSPECTEUR — Qu'est ce qu'il vous a dit

HARTMANN— Qu'est-ce qu'il m'a dit... Je ne sais plus. Rien ! Il ne m'a rien dit.

L'INSPECTEUR — Des immeubles d'en face on vous a vu lui parler .

HARTMANN — Vous croyez ?... J'ai probablement parlé pour retourner ma peur... Peut-être que je n'étais plus en mesure de supporter le silence après tout ce bruit... Qui sait ? Oui, c'est ça... Je..., je me suis mis à dire quelques mots et il a eu peur..., des gouttes perlaient sur ses tempes... Je me souviens... Il soufflait comme quelqu'un qui cherche l'air.

L'INSPECTEUR — Il faisait très chaud.

HARTMANN — Oui, une chaleur due à ce temps immobile que nous connaissons depuis trois jours.

L'INSPECTEUR — Que lui avez-vous dit exactement, monsieur Hartmann ?

HARTMANN — .....

L'INSPECTEUR — Monsieur HARTMANN, aidez-moi un peu..., vous êtes le témoin essentiel de cette histoire.... Je ne pourrai jamais la comprendre sans votre collaboration.

*Temps.*

HARTMANN — Je ne comprends pas moi-même, mais...

L'INSPECTEUR — Oui...

HARTMANN, *comme sortant d'un songe* — Comment ?

L'INSPECTEUR — Il me faut plus de détails. Une nuit entière c'est long, et vous êtes passé très rapidement sur ce qui s'est passé...

HARTMANN — Je vous ai dit tout ce que je pouvais vous dire.

L'INSPECTEUR — Ça vient juste d'arriver...

HARTMANN — Je me sens déjà très loin de tout ce qui s'est passé.

L'INSPECTEUR — Bon, on va un peu reprendre les choses par le début. A quel moment vous a-t-il menacé, exactement ?

HARTMANN, *hésitant* — ... Après le café... Quand il s'est réveillé en pleine nuit pour me dire qu'il avait pris la décision de me faire disparaître, que j'étais trop dangereux pour lui... Que je posais trop de questions

L'INSPECTEUR — “Trop de questions” ?

HARTMANN — Oui.

L'INSPECTEUR — Lesquelles ?

*Temps.*

HARTMANN — Je ne sais plus.

L'INSPECTEUR — Pouvez-vous me dire, au moins, ce qu'il a poussé soudainement à prendre la décision de vous tuer alors qu'il vous a tenu attaché pendant des heures ? *Temps. Il s'impatiente devant le regard fixe de Hartmann* Vous avez entendu ma question ?

HARTMANN — Oui.

*Silence.*

L'INSPECTEUR — Il vous a reconnu, non ?

HARTMANN — Qu'est-ce que vous en savez ?

L'INSPECTEUR — Répondez !

HARTMANN — Je ne sais pas !

L'INSPECTEUR — Vous êtes sûr ?

HARTMANN — Je ne crois pas...

L'INSPECTEUR — Même à la fin ?

HARTMANN — Comment, “à la fin” ?

L'INSPECTEUR — Mais quand vous lui avez dit.

HARTMANN — Comment ? *Temps.* Je vous l'ai dit tout à l'heure. Nous avons eu le même père, mais nous ne nous sommes jamais connus.

L'INSPECTEUR — Pas une fois, vous n'avez croisé sa route ?

HARTMANN — Non... Je savais qu'il existait... Je savais que mon père avait eu un fils quelques années avant moi, mais il n'en parlait jamais. C'est ma mère qui parfois disait à la maison : “Ne sois pas insupportable, ton père a été capable d'abandonner une femme et un enfant après une dispute.” *Temps.* Une fois j'ai trouvé une photo dans les affaires de ma mère...

L'INSPECTEUR — Mais alors, cet épisode du Lycée Alphonse Benoit, vous lui en avez parlé ?

HARTMANN — Ah oui, c'est ça ! C'est quand j'ai parlé du Lycée qu'il a voulu m'abattre ! Voilà !

L'INSPECTEUR — Et vous n'avez jamais connu ce demi-frère avant cette date.

HARTMANN, *bas* — La photo...

L'INSPECTEUR — Pardon ?

HARTMANN — J'ai dû l'apercevoir sur une photo..., dans un jardin d'hiver, je crois...

*Temps.*

L'INSPECTEUR — Puisque votre père ne vous a jamais parlé de ce fils, comment avez-vous connu l'histoire du Lycée Alphonse Benoit ?

HARTMANN — J'en ai toujours entendu parlé... Au lycée, loin de chez moi..., sur des magazines locaux... même dans des contes anglais... J'en ai toujours entendu parlé...

L'INSPECTEUR — Dans des contes anglais... Vous êtes sûr... ?

HARTMANN — J'ai tout gardé à la maison, tout ! Les pages ont jauni, mais l'histoire reste encore lisible. J'ai pu lui en parler jusqu'aux moindres détails...

L'INSPECTEUR — Vous lui avez parlé de ce que vous aviez lu.

HARTMANN — Je crois bien...

L'INSPECTEUR — Vous le croyez ou vous en êtes sûr ?

HARTMANN — Je ne sais pas... Je voudrais rentrer chez moi, maintenant.

L'INSPECTEUR — Nous n'avons pas fini. Quel est votre travail, déjà ?

HARTMANN — Vous le savez... Je travail dans une banque..., au contentieux...

L'INSPECTEUR — C'est tout ?

HARTMANN — Oui.

L'INSPECTEUR — Vous êtes sûr... ?

HARTMANN — Vous pensez à mes petites foutteries...

L'INSPECTEUR — Vous appelez les histoires que vous publiez, “des foutteries” ?

HARTMANN — Ça m'amuse. Vous lisez, monsieur l'inspecteur ?

L'INSPECTEUR — Ça m'arrive...

HARTMANN — Ils ne veulent plus rien publier de moi, je leur fais trop peur. Avant, non. Vous comprenez, je suis un très grand écrivain, je vous montrerez les articles élogieux sur mes textes, mais maintenant les éditeurs, ils ont peur de me publier parce qu'autrement, plus rien de ce qu'ils sortent ne se vendrait.

*Temps.*

L'INSPECTEUR — Vous avez publié à compte d'auteur.

HARTMANN — Ouais. Même eux. A ce point, vous voyez ? Je vous dédicacerez un de mes livres, inspecteur. Si vous êtes un lecteur, vous verrez que je suis un grand écrivain, mais je gêne trop de monde.

*Temps.*

L'INSPECTEUR — Revenons à ce qui s'est passé, cette nuit.

HARTMANN — Nous nous sommes égarés.

L'INSPECTEUR — Je ne crois pas. Alors, quand il vous a pris en otage, vous n'avez rien tenté ?

HARTMANN — J'voudrais vous y voir ! Je conduisais, il avait son arme, ici.

L'INSPECTEUR — Et chez lui ?

HARTMANN — Pareil !, il me tenait constamment sous son arme..., sauf quand il m'a attaché pour dormir. Alors là, il a posé son arme près de lui, mais de ma place, je ne pouvais pas l'atteindre. Et puis, j'avais peur !

L'INSPECTEUR — Vous m'avez dit tout à l'heure, que vous n'aviez jamais eu peur.

HARTMANN — Vous croyez ?... On peut dire parfois des choses sans les comprendre...

L'INSPECTEUR — Il vous a attaché puis s'est endormi aussitôt.

HARTMANN — Comme un enfant. Ce pouvoir me fascine, j'écrirai un jour une histoire là-dessus...

L'INSPECTEUR — Et pendant son sommeil, vous n'avez rien tenté. Personne ne vous a vu entrer dans la maison.

HARTMANN — Cette partie de la ville est un désert la nuit. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il a choisi cet endroit pour vivre.

L'INSPECTEUR — Il vous a dit ça ?

HARTMANN — Il aurait pu le dire. Si j'avais été à sa place, c'est ce que j'aurais dit.

*Silence.*

L'INSPECTEUR — Donc après le café, il vous a menacé.

HARTMANN — Oui..., heu.. nous nous sommes même battus... Il avait une force qui dépassait tout ce que j'ai pu connaître... C'est au moment où il a tenté de m'étrangler, c'est au moment où il était tout près de moi que j'ai pu saisir l'arme qu'il avait déposé sur le lit. Il n'a rien vu. Plus rien. Lui non, moi j'ai tout vu !

*Temps.*

L'INSPECTEUR — Vous étiez en état de légitime défense...

HARTMANN — Oui, c'est ça !

L'INSPECTEUR — Vous avez tiré combien de balles ?

HARTMANN — Heu..., vous le savez ça, vous êtes de la police ! J'ai tiré deux balles. La première l'avait déjà atteint il était en train de s'affaïsser sur le lit quand la seconde est partie malgré moi.

L'INSPECTEUR — Deux balles... Qu'avez vous fait après ?

HARTMANN — J'ai pleuré comme un enfant, je me suis mis à crier, à l'appeler..., à tenter de le réveiller... J'ai quitté la maison aussitôt. J'avais peur, j'ai cherché une cabine.

L'INSPECTEUR — Vous avez téléphoné une heure après sa mort. Expliquez vous !

HARTMANN — J'étais comme étourdi... J'ai marché longtemps en pleurant... Je ne savais plus ce que je faisais.

L'INSPECTEUR — Pourquoi ne pas avoir téléphoné de la maison ?

HARTMANN — .....

L'INSPECTEUR — Humm ?

HARTMANN — J'avais peur de le voir, de rester auprès du corps... et puis du sang avait souillé le téléphone.

L'INSPECTEUR — Du sang...

HARTMANN — Ça fait trois fois que je raconte toute cette histoire... Je pourrais partir, maintenant, j'ai très sommeil, comme lui. ?

L'INSPECTEUR — On vous attend à la maison, vous voulez appeler ?

HARTMANN — Non, je vis seul.

L'INSPECTEUR — Qui est la "Hélène" dont vous m'avez parlé tout à l'heure ?

HARTMANN — Je vous ai parlé, d'Hélène ? *Temps.* C'est une collègue de travail, mais il ne s'est jamais rien passé entre nous, je ne pourrais pas !

L'INSPECTEUR — Elle est au contentieux ?

HARTMANN — Si on veut. Oui et non. C'est une secrétaire. Qu'est-ce que je vous disais déjà, sur Hélène ? Vous ne savez pas ? C'est une parleuse mais je l'aime bien. Elle parle plus que moi, mais elle ne sait pas inventer des contes. C'est à elle que je les fais lire en premier, tout ce que j'écris, d'ailleurs. *Temps.* J'ai très sommeil... Si vous m'attendez un peu, on pourrait continuer à parler, après. Je pourrais m'endormir

§

***Plateau d'un théâtre.***

*Soudain l'ambiance sonore change, des bruits de pas sur le plancher de la scène, de meubles entrechoqués, de souffles, surviennent brutalement.*

JEAN-LUC — J'peux plus continuer le filage !

LUCIEN — Qu'est-ce qui se passe ?

JEAN-MARIE — Jean-Luc.

JEAN-LUC — Non.

LUCIEN — On avait trouvé le rythme...

JEAN-LUC — Non.

JEAN-MARIE — Va falloir tout reprendre, laisse-nous continuer !

JEAN-LUC — Impossible !

LUCIEN — C'est demain la première, je me permets de te le rappeler !

JEAN-LUC — Non, ne comptez pas sur moi ! J'peux plus !

JEAN-MARIE — Mais qu'est-ce qui te prend ! ?

JEAN-LUC — Personnages de théâtre pour faire croire que cette histoire à une apparence, qu'elle est bonne à prendre. On ne fait qu'ça ! En prendre un morceau pour continuer à tenir. Tenir, tenir... Vous aussi vous êtes là avec moi. Mais non, c'est pas vrai !

JEAN-MARIE — Jean-Luc.

JEAN-LUC — Tais-toi ! Qu'est-ce qu'on fait ici ? On attend que sorte une idée, qu'une histoire soit retournée, une pensée... Des messages... A *Lucien*. Il les a traînées jusqu'à la corde.

LUCIEN — De quoi tu parles ?

JEAN-LUC, *continue sans entendre* — Chacun avec sa petite histoire individuelle, son petit chez soi, son convenu. Cérémonies ! Mais ça danse partout, vous ne voyez pas ? Ensemble on se met à jouer, mais chacun de sa place.

JEAN-MARIE, *en même temps* — Tu recommences, comme hier ! Tu fais chier !

JEAN-LUC, *continue sans entendre* — Au travail, à l'école, dans la rue, dans un lit. Faire croire que ça jouit et se demander comment on était avant que ça s'élève. Héléna, personnages de paroles, moi, en face de vous : pareil ! Et on s'invente des histoires pour se dire que le monde fonctionne, qu'on obéit à l'ordre des choses. Mais d'où ça part ?

JEAN-MARIE — Tu es en train de tout foutre par terre.

JEAN-LUC, *bas* — Si je pouvais vraiment...

LUCIEN — Pas maintenant !

JEAN-LUC — On me remplacera ! Ça continuera avec un autre.

JEAN-MARIE — Je savais qu'il n'était pas sûr. Et toi Lucien qui l'a toujours soutenu !

JEAN-LUC — J'peux pas continuer, j'ai trop mal.

LUCIEN, *bas* — Sylvia, encore.

JEAN-LUC — Pas seulement. Je n'ai plus la force de faire semblant, là avec vous.

LUCIEN — Tout d'un coup. Mais explique-toi.

JEAN-LUC — “Explique-toi !”, Ah, ah... Le peuple du Livre s’est donné un écrit pour se donner une origine. Nous on continue à s’fabriquer des commencements avec des petites “foutreries”. Il avait raison, Hartmann. Il voyait juste, lui ! Et cependant, on continue, encore... Quoi inventer, maintenant ? De quel bois se chauffer ? Alimenter la passe, l’impair, le manque. J’peux pas continuer à jouer. Pardonnez-moi...

LUCIEN — Calme-toi un peu...

*Silence. Musique lointaine.*

JEAN-LUC, *avec lenteur* — La chambre est noire, une faible lumière couvre un guéridon, je fixe mes yeux sur cette image et de là sort un récit.

*Temps.*

J’ouvre un dictionnaire, je sors des phrases, et les manie pendant des nuits et des nuits pour faire croire que les mots tiennent d’eux-mêmes.

Comme j’aimerais ne jamais retomber sur les mêmes mots, mais ce n’est pas possible... Dans ton texte, Lucien, mon personnage supprimait des mots... Comme je voudrais avoir la force de m’envelopper de mots nouveaux pour en faire un monde unique. Rien qu’eux... Et certains croient que la scène existe. Vous aussi...

JEAN-MARIE, *on perçoit des pas et puis avec une extrême douceur* — Jean-Luc...

JEAN-LUC — Lâche-moi, je t’en prie.

JEAN-MARIE, *sur le même ton* — Il faut que tu reposes, tu es mal en ce moment...

JEAN-LUC, *pas dans l’autre sens et la voix qui monte* — “En ce moment...” Ça doit s’apprendre : EK-SIS-TER mais personne ne m’a montré comment... Alors on se rassemble, on fait groupe, on se pelotonne pour se donner chaud. CHAUD AU COEUR ! Ouais, il est là, le coeur. Parfois j’hésite sur sa place... On en a fait le centre de toutes les passions. Et si c’était une invention de plus ? S’ordonner, mettre en place, tirer sur la grille et voir qu’elle est plus forte que tout. Que nul n’en réchappe sinon en inventant son existence. Moi, je voudrais savoir comment on l’invente son existence ! Hein, Jean-Marie, dis-moi, toi ! *Temps.* J’aimerais qu’on me dise comment faire pour tenir comme les autres. Mais est-ce qu’ils tiennent ? Vous !, vous tenez ? Vous avez sûrement trouvé une solution mais vous ne savez pas laquelle choisir. Hartmann, il chante ça non, Lucien ?

LUCIEN — C’était la pièce...

JEAN-LUC — Non, Inspecteur ! Et toi Hartmann ! Et toi Hélène ! Et vous là, si vous êtes présent, rassemblez-vous, mettez ensemble votre minimum d’existence pour arranger le fil de vos jours. Si vous montez ici avec moi, vous allez voir que c’est fabriqué. Même ce que je vous dis en ce moment, c’est fabriqué. Pour sûr !

JEAN MARIE — Arrête ton cirque !

JEAN LUC — Le cirque ? C’est Lucien qui a tout monté. Il est là et se morfond, se demande même à quoi il a joué, non ? Tes “foutreries”, comme tu dis pour en mettre plein la vue ! *Temps.* Regardez bien, ne perdez rien de ce qui s’est passé. On a dessiné un espace pour la fantaisie, vous êtes entré dans le cercle et vous avez joué avec nous. Mais dès que vous aurez franchi la porte vous rejoindrez vos propres espaces, ceux où l’on vous reconnaît, où vous êtes estimé, adulé. Désiré...

JEAN MARIE, *en même temps* — Je vais le cogner.

JEAN LUC — Ah désirer en claquant entre ses doigts. Juste comme ça ! *On l'entend claquer des doigts de façon mécanique.* C'est pour ça qu'on a inventé des grammaires, l'orthographe : mettre droit ! Redresser : OR-THO GRA-PHIE. Mettre droit. Attention, citation ! : “Et si l'orthographe était une farce ? Une farce comme ce théâtre auquel vous vous êtes conviés. Plus moi, non !

LUCIEN — Quand tu ne joues pas, tu crèves d'ennui, tu serais même prêt à accepter un sitcom si on te le proposait. Et tu es là à...

JEAN LUC — Oui ! Non ! Plus question !

JEAN MARIE — Tu fous tout en l'air, Jean Luc...

JEAN LUC, *continue sans entendre* — Ils entreraient par là, viendrait voir où nous en sommes. Ouais ! Viendrait voir, “Au cinéma”... Les spectateurs seraient toujours là, ahuris de perplexité, forcés de rester jusqu'au bout en espérant que ça tourne, qu'on reprenne l'histoire, qu'on en trouve le bout, l'explication, le trait, la masse. *Temps.* J'ai en moi bien des façons de me comporter...

*Silence.*

LUCIEN — Jean-Luc...

JEAN-MARIE — Viens...

*Silence.*

JEAN-LUC, *comme en lui-même* — Laissons les choses en suspend..., inventons des suites..., cherchons en nous les mots pour en parler..., attendons-nous au pire...

LUCIEN, *bas* — Jean-Luc, tu joues en ce moment mais avec ton propre texte...

JEAN-LUC — Bien sûr, quoi faire d'autre ?

JEAN-MARIE — Tu crois qu'on va t'écouter toute la nuit ?

JEAN-LUC — Ça ne va pas finir, c'est juste une rayure sur une toile. Vous verrez !

JEAN-MARIE — Je t'en prie, reprenons le filage. Il y a d'autres scènes à travailler.

JEAN-LUC — Non, c'est au point mort. Quand on décide que c'est fini, les choses, se cabrent, on les reçoit en pleine figure...

*Temps.*

LUCIEN — Tu as été exécuté, tu te souviens...

JEAN-LUC — Bien sûr, tout le monde a assisté à ma mort !

LUCIEN — Et ce qu'il a raconté, après ? Dis-le lui, toi !

JEAN-MARIE — Est-ce qu’il se souvient de la suite ?...

JEAN-LUC — Les scènes de rêves habillées d’une lumière pâle...

JEAN-MARIE — Un rêve de son passé auquel il pouvait croire..., de ces rêves qui nous tiennent et desquels on ne sort jamais indemne.

JEAN-LUC — Inventés ! S’il n’y avait plus d’histoire comment saurait-on ce que c’est que le désir, l’envie de tuer, de mettre à mal son prochain, de se dire père, fils de cette femme. De génération en génération... C’est sur les photographies, c’est pour prouver que ça a déambulé un jour, là au milieu de nous. “Ah oui, c’est bien lui..., (*il s’adresserait peut-être à un personnage imaginaire.*) Je reconnais son expression, cette façon de rejeter le buste en arrière quand il se défendait. vous vous souvenez, ils se tenait constamment sur ses gardes.” *Temps.* Dans ses rêves mon personnage devait dire après que le monde est menaçant, mais il a arrêté, avant... La menace était en lui et il ne savait pas.”

LUCIEN — Viens avec moi, sortons un moment...

JEAN-LUC — Nous sommes déjà sortis !

LUCIEN — Tu trembles...

JEAN-LUC — Non !

JEAN-MARIE — Il reste encore du personnage sous cette peau.

JEAN-LUC — Vous ne savez pas de quoi vous parlez !

JEAN-MARIE — Comme j’aurais voulu qu’on finisse ensemble...

JEAN-LUC — Ne parie jamais...

*Temps.*

JEAN-MARIE — On recommence la pièce, on essaie calmement...

JEAN-LUC — Pardonnez-moi, je ne pourrais plus.

JEAN-MARIE — Essayons...

JEAN-LUC — Non...

*Silence. Lucien et Jean-Marie se parlent en aparté. Leurs voix ne forment qu’un bruit imparfait.*

JEAN-LUC — Si vous étiez là, spectateur, vous nous regarderiez encore, vous vous demanderiez si on va continuer ?

Excusez-moi, je ne peux plus jouer. *Temps.* “Jouer...”, vous vous souvenez ? Il m’arrive de penser que plus rien n’est possible, juste ici, pendant que je gueule les mots d’un autre. Que plus rien n’est possible... C’est Lucien qui a tout inventé.

*Silence. Des pas sourds et prudents arrivent lentement.*

LUCIEN — Jean-Luc, viens..., sortons un moment...

JEAN-LUC — Je vous avais prévenus, avant... Pardonnez-moi.

JEAN-MARIE — Lève-toi.

JEAN-LUC — On ne reviendra pas...

JEAN-MARIE — Ce n'est pas le moment d'en parler, viens Jean-Luc

*Silence.*

JEAN-LUC — Elle n'est même pas venue...

JEAN-MARIE — Tu le savais, pourtant...

JEAN-LUC — Elle m'a dit qu'elle viendrait... Même si elle ne veut plus que je l'approche, elle m'a dit qu'elle viendrait au filage.

LUCIEN — Sylvia n'avait rien à faire, ici...

JEAN-LUC — Je croyais que... Je l'attendais... Elle n'est même pas venue... *Temps puis brutalement.* C'est toi qu'elle veut, elle me l'a dit.

JEAN-MARIE — Ne recommence pas !

JEAN-LUC, *en lui-même* — Se sentir toujours à côté... *Temps.* C'est toi qu'elle désire, Jean-Marie ! T'avoir en elle !

JEAN-MARIE — Je t'en prie Jean-Luc, arrête.

JEAN-LUC — Je te gêne... Non, lâche-moi, Lucien !

LUCIEN — J'avais pensé que c'était possible, que nous pourrions conduire cette pièce jusqu'au bout... Quand nous nous sommes entendus sur la date du filage, je me suis dit, "cette fois nous y arriverons". J'avais pas compté avec Sylvia...

JEAN-LUC, — "Compter !" Demande-lui !

JEAN-MARIE — Fout-moi la paix ! *Silence. La présence des corps qui se cherchent, se fuient doit être "ressentie à l'écoute.* Laisse-moi tranquille ! Tu fais semblant de ne pas savoir... Dis-lui que je n'ai rien provoqué. Dis le lui, toi ! La première fois qu'elle est venue chez moi, je croyais que c'était pour la pièce !

JEAN-LUC — Eh bien non ! Elle te veut, c'est toi qu'elle a choisi.

JEAN-MARIE — Non !

LUCIEN — J'ai cru que nous pourrions laisser cette histoire, dehors...

JEAN-LUC — Si elle a renoncé à jouer avec nous c'est parce que j'étais là.

JEAN-MARIE — Il n'y avait pas de rôle pour elle, tu le sais.

JEAN-LUC — Vous vous êtes arrangés pour qu'elle n'en ait plus, je le sais !

LUCIEN — Non.

JEAN-LUC — Elle aurait pu jouer le rôle d'Hélène, par exemple !

LUCIEN — Ce n'était pas prévu, Hélène est un rôle parlé.

JEAN-LUC — Lucien, tu as toujours su mentir avec conviction.

JEAN-MARIE — NE DIS PAS ÇA !

JEAN-LUC — Tu t'énerves, mon chéri.

*Pas. Désordre. Violence retenue.*

LUCIEN — Arrêtez, maintenant.

JEAN-MARIE — J'ai envie de t'éclater la figure !

LUCIEN — Jean-Marie !

JEAN-LUC — Laisse faire, il aime cogner. Superman *Il prononce ce mot à l'américaine.* Partout !

LUCIEN, *bruit d'un corps qu'on éloigne.* Arrêtez-vous !

*Silence. On perçoit lointaines et presque indistinctes les voix de X et Hartmann. Sur ces paroles inaudibles, les trois continuent...*

JEAN-LUC — Vous m'avez menti...

LUCIEN — De quoi tu parles, encore ?

JEAN-LUC — Déjà oublié...

JEAN-MARIE — Non, laisse-le parler, il en a envie, ce soir !

JEAN-LUC — Lucien, et le manuscrit qui traînaient sur ta table, quand je suis passé chez toi en novembre..., tu prenais une douche... Tu te souviens, maintenant ?

LUCIEN — Oui...

JEAN-LUC — Le rôle de Sylvia était bien présent sur les feuillets rangés dans la chemise... Elle était interrogée par l'inspecteur et puis il avait une scène de rue avec moi. Je crois qu'elle était

inachevée, celle-là... , je ne sais plus. Mais ce rôle a soudainement disparu. Qu'est-ce que tu dis d'ça, Auteur ! ? *Il prononce ce dernier mot avec ironie.*

LUCIEN — A un moment j'ai senti la nécessité de ne plus faire apparaître ce personnage. Il devenait une contrainte, alourdissait l'histoire...

JEAN-LUC — Tu crois ?

LUCIEN — Si tu écrivais du théâtre, tu saurais qu'un personnage n'a pas besoin d'être présent sur scène pour exister.

JEAN-LUC — N'en rajoute pas, "Auteur" ! Le rôle prévu pour Sylvia a disparu de la pièce !

*Silence.*

JEAN-MARIE, *lentement* — C'est moi qui l'ai demandé à Lucien...

JEAN-LUC — Vous voyez, on en apprend, ce soir !

*Temps.*

LUCIEN, *lentement* — Sylvia elle-même m'a demandé de ne plus compter avec elle... Quand j'ai supprimé son personnage, la pièce s'est trouvée toute désarticulée... Elle apparaissait à un moment clé... J'ai passé des jours devant les trous que j'avais formés sans trouver comment lier le reste des scènes. Tout d'un coup, je ne comptais sur rien... "Je ne comptais sur rien"... Je me répétais cette phrase, inlassablement. Ça devenait presque le titre de la pièce...

*Silence.*

JEAN-LUC, *dans un souffle et douloureusement* — Si vous saviez... Je passe des jours entiers à la revoir devant moi. Quand elle se retournait pour me parler avec ses yeux perçants, quand elle accompagnait ses moindres gestes d'une sorte d'extrême légèreté... Quand elle restait de longs moments, silencieuse devant un objet qu'elle avalait du regard avant de le dessiner sur son carnet... L'objet ne ressemblait jamais à ce qu'elle avait longtemps observé et pourtant une image existait sur la page... Je redoutais chacune de ses sorties... "Quand va-t-elle revenir ?", je me demandais. L'attendre, l'attendre et délirer... Comment je peux continuer sans l'avoir près de moi...

JEAN-MARIE, *délicatement* Jean-luc...

JEAN-LUC — Tu te souviens... Elle appelait chez toi, ne se cachait même plus à la fin.

JEAN-MARIE — Je ne savais pas comment faire... Je savais que tu étais tout près... Il ne s'est jamais rien passé entre nous...

JEAN-LUC — Je ne te crois pas.

JEAN-MARIE — Jean-Luc...

JEAN-LUC — "C'est à ce prix que nous avancerons", quelle disait... A vouloir négocier encore..., penser que tout n'est pas définitivement foutu, on ne voit pas que le mal s'aggrave, gagne les moindres paroles... Je sais, Jean-Marie, tu n'as rien vraiment provoqué, tu as eu même assez de

force pour ne pas la blesser quand elle t'appelait mais c'était compter sans son acharnement. *Temps.* Non, elle ne s'est pas dérangée... Tu vois, Lucien, j'en suis sûr ce soir, je ne jouerai plus jamais.

LUCIEN — Tu dis ça, maintenant...

JEAN-LUC — Non, crois-moi... Il faut faire semblant et croire que ça existe en même temps...

JEAN-MARIE — De nous trois tu es le plus accroché au théâtre.

JEAN-LUC — Ne crois pas ça. A certains moments on s'invente des certitudes, on se persuade qu'on ne pourra rien sans elles mais au bout du compte elles tombent, comme le reste.

LUCIEN — Et le monologue ?

JEAN-LUC — Habille-le pour un autre, tu sais le faire.

LUCIEN — Non !

JEAN-LUC — Pour lui, par exemple.

LUCIEN — Jean-Marie ne pourrait pas...

JEAN-LUC — Il te suffirait de déplacer le centre et la circonférence suivra...

JEAN-MARIE — De quoi tu parles ?

JEAN-LUC — Il n'est pas au courant ? Tu ne lui as pas raconté l'histoire ?

LUCIEN — Jean-luc, arrête ton cirque ...

JEAN-MARIE, *continue sans entendre.* — C'est un roi fou, Jean-Marie, qui régnait sur une cité imaginaire, un roi qui voulait tout contrôler, tout voir de la vie de ses sujets. Il avait édifié un système permanent de contrôle, d'observation au centre d'un cercle de la surveillance, mais un jour un nuage atomique a brouillé tous les systèmes électroniques et il s'est retrouvé seul au centre de sa cité, devenue soudainement invisible. Et ce roi fou parle, et il délire, et il se demande ce qui arrive, et tout s'écroule, et tout est vain, et tout s'envole... Et il reste seul au centre de son cercle de la surveillance, aveugle... Trente feuillets où la folie suinte de chaque phrase... Lucien, ne compte plus sur moi.

LUCIEN — Calme-toi, maintenant...

*Silence. Les voix s'éteignent et la musique avance lentement puis s'efface.*



LUCIEN — Sylvia... Viens, Jean-Marie...

*Pas qui s'éloignent. Silence.*

JEAN-LUC, *bas et douloureusement* — Tu as pu venir...

SYLVIA — J'ai apporté les clés...

JEAN-LUC — Les clés...

SYLVIA — J'ai tout débarrassé, aujourd'hui. Il y a encore quelques livres et des vêtements dans l'armoire blanche...

JEAN-LUC — Alors, c'est ça...

SYLVIA — Je t'avais prévenue...

JEAN-LUC — Oui... Tu vas quitter la ville ?...

SYLVIA — J'ai signé le contrat pour Trieste...

JEAN-LUC — Trieste...

SYLVIA — Je me donne un an.

JEAN-LUC — T'occuper d'administration, toi...

SYLVIA — J'ai besoin de faire autre chose... Ne plus être obligée d'accepter des rôles alimentaires.

JEAN-LUC — Depuis que je te connais, tu n'as pas cessé de sauter d'une pièce à l'autre.

SYLVIA — Oui, mais à quel prix.

JEAN-LUC — Cette décision est hâtive. Tu vas me dire qu'il le fallait. Trieste..., pourquoi pas l'Australie, c'est encore plus loin !

SYLVIA — Je pensais que vous aviez fini le filage.

JEAN-LUC — On n'a pas fini ! On ne finira jamais ! "Au cinéma", c'est mort ! J'ai procédé à son exécution, là, en direct !

SYLVIA — Quoi ?

JEAN-LUC — Et mes cahiers ?...

SYLVIA — Tes cahiers ?

JEAN-LUC — Oui mes cahiers..., qu'est-ce que tu en as fait ?

SYLVIA — Mais comme le reste..., ils sont là où tu les a rangés... Pourquoi tu me parles de tes cahiers ?

JEAN-LUC — Dis-moi... Tu les as ouverts ?

SYLVIA — Ne commence pas !

JEAN-LUC — Tu sais ce que c'est ?

SYLVIA — Jean-Luc !

JEAN-LUC — Je t'en prie, ne me cache pas la vérité. Tu n'as jamais attendu que je sois dehors pour en ouvrir un, tu peux me le dire maintenant ?

SYLVIA — Qu'est-ce tu cherches en ce moment ?

JEAN-LUC — Je laissais toujours le dernier sur la table... Ce sont des indiscretions...

SYLVIA — Et tu pensais que j'allais les lire ?...

JEAN-LUC — Parfaitement !

SYLVIA, *sur un bruit de clés maniées* — Tiens.

JEAN-LUC — Tu ne m'as pas répondu !

SYLVIA — Qu'est-ce que je ferais de tes cahiers ?

JEAN-LUC — J'ai écrit dedans ce que je n'ai jamais pu te dire !...

SYLVIA — Alors ils ne m'étaient pas destinés...

*Temps.*

SYLVIA — Tu vas partir, dès demain...

SYLVIA — Nous avons trop attendu, Jean-Luc...

JEAN-LUC — Toi, oui.

SYLVIA — Tu entends ce que tu dis ?

JEAN-LUC — Je n'entends plus que ça..., ce qui sort de ce corps.. Je réponds bien aux questions, je donne bien la réplique, mais il y a une sorte de barrière entre ce que je peux entendre..., percevoir, et ce corps, là. Il est attisé par des forces que je redoute... Sylvia...

SYLVIA — Ne recommence pas !

JEAN-LUC — Non, non, ne crains rien, Sylvia, je ne tenterai rien, je t'assure. Et puis, ils sont là.

SYLVIA — C'est leur présence qui te retient !

JEAN-LUC — Voilà le verbe... “Retenir..., se retenir”. Je serai capable de le conjuguer à tous les temps. Retenir... Tu as peur, je le vois... Non !, ne te retourne pas ! Je t’en prie, regarde par ici. Sylvia... C’est si dur...

SYLVIA — Parfois, dans ces moments... j’aurais voulu présenter devant toi un miroir pour que tu scrutes les yeux que tu jettes sur moi.

JEAN-LUC — A ce point, je te fais encore peur ?... C’est sûrement vrai... Alors tu n’as pas touché aux cahiers...

SYLVIA — Jamais...

JEAN-LUC — J’ai besoin de toi.

SYLVIA — Jean-Luc.

JEAN-LUC — Tu entends ?

SYLVIA — Jean-Luc arrête !

JEAN-LUC — Ne m’appelle pas !

SYLVIA — Qu’est-ce qui te prend ?

JEAN-LUC — Ah, enfin tu te retournes... Chaque fois que j’entends prononcé mon nom, j’entends le nom d’un autre...

SYLVIA — Mais qu’est-ce qui te prend ?

JEAN-LUC — Des noms de personnages...

SYLVIA — Assez !

JEAN-LUC — Ils se sont accumulés en moi..., tous ceux que j’ai joués, même ceux que j’ai répétés pour m’entraîner..., ils ne forment plus qu’une seule personne.

SYLVIA — Tu me fais peur.

JEAN-LUC — “Je n’ai pas de nom qui soit assez mien.”, tu te souviens ?

SYLVIA — C’est dans un Livre. On n’est pas dans un Livre !

JEAN-LUC — Près ! J’aimerais pouvoir changer de nom à volonté... Tu n’aurais même pas assister à la première si on avait continué...

SYLVIA — Vous avez arrêté le filage...

JEAN-LUC — Dis-moi, ils étaient au courant ?

*Temps, puis dans un souffle.*

SYLVIA — Lucien..., oui.

JEAN-LUC — Toujours très proche de Lucien, “en connivence”, comme tu disais... “Mon complice”... Comment je vais pouvoir continuer ?...

SYLVIA — Quelquefois, il faut accomplir un geste, ne pas y surseoir indéfiniment.

JEAN-LUC , *il n’entend pas et continue sur son idée* — Je parle déjà depuis un passé..., tu n’as pas entendu ? *Temps*. Qu’est-ce tu disais ? *Temps*. Oui, bien sûr... Dénoncer les mêmes travers... Les mettre en apposition à toute entreprise... “Entreprendre...” Je crois avoir écrit une page entière de variations sur ce verbe mais dans une langue sans musique... Pourquoi tu as toujours refusé de lire les textes que je te proposais ? *Temps*. Répond-moi, Sylvia... !

SYLVIA — Je ne sais pas.

JEAN-LUC — Tu réponds comme les enfants... Si tu avais lu mes cahiers... Pourquoi tu n’as jamais accepté de lire les histoires que j’agénçais ? *Temps*. Tu ne réponds pas encore. C’est presque une scène, ça... J’ai toujours voulu inventer des histoires, faire comme Lucien..., mettre en place des personnages, décider dans quelles situations ils se parleraient... Faire comme Lucien... Mais lui il n’a pas besoin de les vivre... *Temps*. Tu me donneras ton adresse à Trieste ?

SYLVIA — Il ne faut plus essayer de nous voir, jamais...

JEAN-LUC — Ne me demande pas ça...

SYLVIA — Oui !

JEAN-LUC — Attends... Alors, ils étaient au courant ? Non, je t’en prie, ne te retourne pas encore. Ils sont là-bas, ils nous attendent... Sylvia...

SYLVIA — Je vais vous laisser travailler...

JEAN-LUC — Travailler... C’est fini !... Tu vas retrouver quelqu’un à Trieste ?

SYLVIA — Il me faudra beaucoup de temps avant de pouvoir recommencer à voir des gens sans appréhension...

JEAN-LUC — Tu dis ça, parce que tu es là, mais après...

SYLVIA, *dans un souffle* — Non...

*Silence.*

JEAN-LUC, *s’adressant à un personnage imaginaire* — Elle est là, peut-être ? Oui... Elle est là... Dans sa peur, dans sa retenue, défiant tout... Il suffit qu’elle apparaisse quelque part pour que je me sente défier. C’est étrange comme sentiment... Faute de mieux...

SYLVIA — Tu n’as jamais fais qu’apparaître...

JEAN-LUC — C’est pas vrai !

SYLVIA — Laisse-moi parler !

*Silence. Il faudrait ressentir une sorte d'immobilité tremblante, qui envelopperait corps et sensations.*

JEAN-LUC, *dans un souffle* — Tout est consigné. Jusqu'aux moindres sorties, au plus petits achats, tout : ambiances, objets, odeurs, musiques... J'ai tout écrit... Tu me donneras ton adresse à Trieste ?... Sylvia, regarde-moi. *Temps.* Sylvia... Toutes les scènes que nous avons travaillées ensemble... Je serai capable de citer les moindres répliques... Mais celle-là... C'est la première fois qu'une femme me quitte, qu'elle se présente devant moi et m'en parle... Tu arrives à garder ce calme. *Temps.* Comme avant, je voudrais entrer dans ta chambre pendant que tu dors..., scruter le moindre de tes souffles... Attendre lentement que le silence envahisse les objets autour et faire claquer une arme, là. Et puis après sortir... Hartmann, il a pu le faire... Hier soir, je passais devant la vitrine d'un magasin de jouets, tout était noir, seul les yeux d'un clown clignotaient au milieu... Ils semblaient m'appeler... Ce qui me fascine chez les automates sophistiqués, c'est que l'on peut décider quelle partie du corps on animera, laquelle on immobilisera, temporairement... Sur scène j'ai chaque fois l'impression qu'on nous anime partiellement... Qu'il suffit d'un mot pour que tout explose. Mais lequel ? En ce moment, tu dois te demander comment faire devant moi ? *Temps.* Non ? Même plus ?

SYLVIA — On ne peut pas toujours imaginer que le monde est visible, entier..., qu'il se présente à nous sans parure... A Trieste, je n'aurai plus à faire semblant... Peut-être que je vais enfin me dégager...

JEAN-LUC — Tu as besoin d'aller si loin...

SYLVIA — Peut-être...

JEAN-LUC — Lucien avait raison..., je ne dois pas penser au personnage quand je suis sur scène, mais c'est trop tard...

SYLVIA — Il dit ça pour nous aider, mais il n'y croit pas...

JEAN-LUC — Non, tu te trompes... Il sait qu'on peut claquer entre ses doigts à tout moment... c'est la peur qui le fait parler... Quand il appelait chacun de nous après les répétitions pour nous dire ce qu'il ne voulait pas que les autres entendent, c'est qu'il n'était pas sûr de pouvoir parler d'une seule voix... "Ses tractations", comme il dit. Ils sont à côté, ils n'osent pas entrer... Je peux leur dire de venir ?

SYLVIA — Pourquoi ?

JEAN-LUC — S'ils me voient en ce moment, ils comprendront pourquoi je ne peux continuer, "Au cinéma"...

SYLVIA — Te voir, seulement... Tu crois que ça suffira. Jean-Luc, il nous a...

JEAN-LUC — Non, tais-toi, attends... *Temps.* Non, c'est rien... Sylvia, dis-moi avant de partir, il s'est rien passé avec Jean-Marie ?

SYLVIA — Ne pose plus cette question...

JEAN-LUC — Je veux le savoir.

SYLVIA, *difficilement* — Il a longtemps que j'ai perdu l'espoir de l'approcher... Si tu savais tout ce qu'il a inventé pour m'éviter...

JEAN-LUC — Un pour un...

SYLVIA — Si on avait le pouvoir de manigancer les histoires, de supprimer les scènes, d'ordonner le présent...

JEAN-LUC — Nous jouons...

SYLVIA — Tu confonds tout.

JEAN-LUC — Non, justement...

SYLVIA — On s'arrange, mais il arrive un moment où tout devient imprenable.

JEAN-LUC — Qu'est-ce que tu voulais prendre ?

SYLVIA — Je vais partir.

JEAN-LUC — Attends !

*Soudain, on entend des pas sur le plateau et puis des voix lointaines.*

JEAN-LUC, *de loin* — Venez, venez, ne restez pas là-bas.

LUCIEN, *de loin* — On n'a rien plus rien à faire, maintenant.

JEAN-LUC, *de loin* — Non.

LUCIEN, *de loin* — Jean-Luc !

JEAN-LUC, *de loin* — Toi aussi, tu te défiles !

JEAN-MARIE, *de loin* — Ça suffit !

JEAN-LUC, *de loin* — Elle vous attend, elle va se retirer, elle part demain, vous allez bien assister à la sortie.

SYLVIA, *bas* — Il continue...

7

*Silence. Ils rentrent ensemble. Pas traînés sur le plateaux et impression brutale d'immobilité. A partir de cette scène, les voix vont "tourner" comme les corps qui les habitent.*

LUCIEN — A quoi tu joues, en ce moment ?

JEAN-LUC — Elle s'en va, quitte même toute fonction dans le théâtre. Elle va à Trieste, la dernière ville de Joyce !

LUCIEN — Bon, et alors ?

JEAN-MARIE — Il aime monter des scènes à la dernière minute même si le texte n'est pas prêt !

JEAN-LUC — Ouais !

SYLVIA — Taisez-vous !

LUCIEN — Vous n'avez pas besoin de nous.

JEAN-LUC — Non ! C'est la dernière ! On ne va pas rater ça !

JEAN-MARIE — Je t'avais dit qu'on n'avait plus rien à faire ici !

JEAN-LUC — Il voulait voir jusqu'où on irait, tu n'as pas compris ?

JEAN-MARIE — Viens Lucien, on s'en va !

*Silence.*

LUCIEN, *d'une voix spectrale* — Depuis ce soir, je me dis que les autres avaient raison..., qu'il est absolument impossible de travailler avec un type comme toi. Mais je n'ai jamais voulu croire à leurs paroles. Maintenant...

JEAN-LUC — C'était une erreur.

LUCIEN — Et tu me suppliais qu'on monte Hamlet avec toi dans le rôle titre !

JEAN-LUC, *récite une réplique* — << Apparence ? Eh ! non, Madame. Réalité. Qu'ai-je affaire avec le "paraître" ? Non plus mon manteau couleur d'encre, ni ma coutumière livrée de deuil, ne parvient à me satisfaire — ni les gémissements qu'exhale une poitrine haletante, ni le ruissellement des pleurs, ni l'allongement désolé du visage, ensemble avec les dehors et les symboles du chagrin — ni tout ce qui paraît et dont par tricherie, ma bonne mère, n'importe qui peut se vêtir — mais j'ai ceci en moi qui surpasse l'apparence ; le reste n'est que faste et parure de la douleur. >>  
*Temps.* Je connais ce rôle sur le bout des doigts.

JEAN-MARIE — Viens on s'en va, ça suffit !

LUCIEN — Attends...

SYLVIA, *rageuse* — Ton goût du jeu pervers, de la provocation, cette façon de défier le monde en permanence !

JEAN-LUC — Je sais ce que vous pensez, tous. Je le sais : "Pas assez solide, Jean-Luc, impossible de lui confier des textes trop longs, ne tient pas la durée !"

SYLVIA — Et si c'était vrai !!

LUCIEN — Tu dis n'importe quoi ! Si nous n'avons pas monté Hamlet c'est parce que le budget dépassait nos possibilités. Plus de trente comédiens !

JEAN-LUC — Et "Mesure pour Mesure", c'était pas cher comme spectacle ?

JEAN-MARIE — C'était une commande, tu ne le sais pas ! ?

SYLVIA — Et vous continuez à lui répondre...

JEAN-LUC — Vous avez déjà tout oublié, mes chéris ? Vous ne vous souvenez pas de votre conversation ici ?... J'étais au fond de la salle et vous en train de ranger des accessoires. Tu te souviens pas, Lucien ?

SYLVIA — Dans le rôle de Claudio , tu jouais constamment à côté de nous, Jean-Luc ! Hamlet, c'est une autre peinture.

JEAN-LUC — Vous voyais, je ne dis pas n'importe quoi !

LUCIEN — Tu es incapable d'apprendre le rôle d'Hamlet. Suffit pas de débiter quelques répliques

JEAN-LUC, *il prononce à nouveau une tirade.* — << Oh ! réformez cela complètement. Et ne permettez pas à ceux qui jouent les clowns d'ajouter rien au texte de leur rôle ; car il s'en trouve parmi eux qui cherchent à entraîner au rire quelque quantité d'imbécile en s'esclaffant eux-mêmes, cependant que se débattent des questions qui importent au développement de l'intrigue. Le pitre qui se >>

LUCIEN — ARRETE !!

*Silence.*

SYLVIA, *avec lenteur et gravité* — J'ai passé des années auprès de toi à espérer que tu entendes enfin ce qu'on pouvait t'apprendre d'un personnage, d'une réplique... J'ai cru que tu y réussirais, un jour... Que ça te montrerait comment être avec les autres.

JEAN-LUC, *en même temps* — Je n'en suis pas capable, tu le sais.

SYLVIA, *elle continue sans entendre.* — Et tout t'insatisfait, et tout est redoutable... N'épargnant personne... Quand Jean-Marie prenait un rôle, engageait une lutte avec le personnage, tu le regardais avec mépris..., quand Lucien insistait pour que tu trouves le ton juste, l'inflexion appropriée pour dire une simple phrase, tu ruminais tout le reste de la soirée... Je ne parle de tes critiques à mon encontre... (*d'un ton emphatique*) "Jean-Luc ....., comédien unique". *Temps puis d'un ton amer.* Comment tu es, oui ?... Tu entends ce que je te dis : "Comment tu ES ?" Que faire d'une personne incapable d'être avec quiconque ?

*Silence.*

JEAN-LUC, *douloureusement* — Laissez-moi, je vous en prie...

JEAN-MARIE — Ça suffit, maintenant, je ne tiens plus...

JEAN-LUC — Tu pourrais jouer ça à ma place ?...

JEAN-MARIE — Ne dis pas n'importe quoi... (*Temps.*) Je vais te raccompagner...

LUCIEN — Il vaut mieux...

JEAN-LUC, *douloureusement* — Vous avez peur, tout d'un coup... L'assassin fragile d' "Au Cinéma" est entre vos mains... Mais lui ?... Tu savais ce que tu écrivais, Lucien. Elle te parlait de moi !

JEAN-MARIE — Viens...

JEAN-LUC — Ne me touche pas ! Je peux tuer !

LUCIEN — Nous ne sommes plus, "Au cinéma" ! Jean-Marie, raccompagne-le, je ne veux pas qu'il rentre seul dans cet état.

JEAN-LUC — Sylvia.

*Silence. Jean-Luc se laisse entraîner par Jean-Marie.*

SYLVIA, *dans un souffle de soulagement* — Tu vois Lucien, je ne m'étais pas trompée...

LUCIEN — Il me fait penser à un organisme végétale capable à la moindre menace de se détruire.

SYLVIA — Non, tu ne le connais pas. Il va se transporter ailleurs... Il est capable de tourner d'un moment à l'autre, de se rendre totalement méconnaissable... Là, juste là..., dès qu'il sera dehors... Rebondir...

*Temps.*

LUCIEN — Tu pars, demain ?...

SYLVIA — Ils m'attendent à Trieste, mais je voulais vous revoir avant...

LUCIEN — Ici, tous les trois ? *Temps.* Tu ne joueras plus...

SYLVIA — Après ça... Non... Je suis sûr maintenant de ne plus jamais remonter sur une scène...

LUCIEN — C'est un gâchis...

SYLVIA — Je n'éprouve plus la nécessité de mettre des mots en moi...

LUCIEN — Ce n'est pas seulement ça, le théâtre...

SYLVIA — Je me souviens de ce que tu nous disais pendant qu'on répétait "Hedda Gabler"...

LUCIEN — "Hedda Gabler"...

*Silence.*

SYLVIA — Nous sommes là, dans ce décor, sur ce plateau... On pourrait jouer la scène d'”Au cinéma” que tu as supprimée, celle entre Héléna et l'Inspecteur... Neuf pages serrées, tu te souviens ?...

LUCIEN — Nous serions en train de parler de cet employé du contentieux..., de ce qui reste...

*Temps.*

SYLVIA — Une nuit, il faisait très chaud, les volets était resté ouverts tout l'après-midi, la maison avait gardée la chaleur du jour. Je ne parvenais pas à trouver le sommeil... J'ai décroché les feuillets de l'armoire où je les avais nichés et j'ai appris la scène... Même tes répliques...

LUCIEN — N'en parlons plus... Vraiment, tu vas arrêter le théâtre ?

SYLVIA — Je ne reviendrai jamais sur cette décision...

LUCIEN — Comment tu as pu faire pour passer trois ans de ta vie avec Jean-Luc ?

SYLVIA — Il me menaçait..., pouvait être capable de violences soudaines et pourtant, j'attendais qu'il change. Je comptais sur le théâtre... N'en parlons plus, je t'en prie. *Temps.* Elle devait se tenir là, Héléna, c'est ça ? Toi en face. Parfois tu devais te lever tourner autour d'elle pendant qu'elle essayait de défendre, Hartmann. C'est ça, non ?

LUCIEN, *bas* — Oui ...

*La musique survient, lente et précise, comme une réplique...*

FIN

<< Un mandarin était amoureux d'une courtisane. “ Je serai à vous, dit-elle, lorsque vous aurez passé cent nuits à m’attendre assis sur un tabouret dans mon jardin, sous ma fenêtre.” Mais à la quatre-vingt-dix-neuvième nuit, le mandarin se leva, prit le tabouret sous son bras et s’en alla. >>

Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*.

**BERNARD OBADIA**

**FILAGE**

Texte pour la radio

Bernard OBADIA  
69, Boulevard Chave  
13005 MARSEILLE  
FRANCE  
Tel : 91 48 49 42

Bernard OBADIA  
68, Bd de la libération  
13004 MARSEILLE  
91 48 49 42

Marseille, le 26 septembre 1991

Cher Monsieur,

Ne recevant plus de nouvelles de votre part, je me demande si vous avez toujours l'intention de réaliser ou de faire réaliser NUIITS.

Durant le printemps et l'été de cette année, j'ai écrit un nouveau texte que je comptais vous adresser avant de le proposer à France Culture. Il comporte 4 personnages, s'intitule FILAGE, et admet deux parties : la première est une histoire quelque peu énigmatique où un personnage séquestre un autre après avoir abattu la caissière d'un cinéma. La pièce bascule dans la seconde partie quand l'un des comédiens arrête la pièce qui en est au filage et apporte sur la scène son histoire individuelle.

J'ai conçu ce texte en ménageant un effet de surprise car les auditeurs seraient pris par la première histoire et se trouveraient projetés sur un autre versant du théâtre de la vie où l'enjeu est précisément une histoire d'amour impossible avec une comédienne.

J'aimerais, un jour, vous faire lire ce texte, vous le réserver aussi, car France Culture va diffuser dans les semaines à venir POUR LE MOMENT, texte écrit en 90 et enregistré par Claude Guerre.

Pouvez-vous me dire où vous êtes et surtout si vous avez encore l'intention d'inscrire ce texte au programme de la RSR et dans ce cas, si je pourrais toujours assister à l'enregistrement de NUITS,

Bien à vous et au plaisir de vous lire.

#### NOTE A L'ATTENTION DU REALISATEUR ET DES COMEDIENS

**Selon la distribution des rôles, les comédiens devront porter leur propre prénom dès la seconde partie de la pièce.**

**Au théâtre, on peut constater au moins trois JE. Le premier étant le JE du personnage interprété par le comédien mais en dessous, se dissimule plus ou moins secrètement le JE de l'auteur. Le comédien, lui, s'annulant, s'écartant, temporairement ou en partie pour "être" tel ou tel personnage. C'est à dire que le JE de la personne du comédien est en instance, ou peut apparaître *en partie, par morceaux*, selon la nature du rôle qu'il *interprète*...**

**Dans FILAGE, un quatrième JE s'avance (dès le second temps). En effet, chaque comédien affecté à un rôle dans la première partie, se décharge du personnage pour revenir (fictionnellement) à ce qu'il est (était) durant les répétitions. Nous assistons donc à une sorte de mise en abîme feinte où un comédien se met à *jouer* le comédien qu'il pourrait être, qu'il serait... En vérité, dans ces jeux de rôle, aisés au théâtre, on peut *se* demander où est le rôle ?, où est le personnage ?, de quel lieu parle-t-il ?, où est la personne réelle ? Questionnement infini...**

**Dans ce quatrième JE, les comédiens interprétant un rôle..., vont se trouver engagés dans une sorte d'identification feinte car les mots qu'ils vont désormais proférer, ont certes été écrits par un tiers, mais ils s'incarneront à travers leur nom de naissance.**

**Désormais, ils vont interpréter- le rôle d'un comédien en répétition.**

**Sorte de redoublement du théâtre joué jusqu'à travers leur nom...**

**(Les prénoms présents dans la seconde partie correspondent aux prénoms des comédiens qui me commandèrent ce texte.)**

Bernard OBADIA  
69, Boulevard Chave  
13005 MARSEILLE  
FRANCE  
Tel 91 48 49 42

Marseille le 1 décembre 1992,

Michel Corot,

Vous avez peut-être lu ou écouté, PAGES SUIVANTES, texte qui fut réalisé avec beaucoup de finesse par Jean Chollet. Celui-ci, précisément fut mon tout premier interlocuteur à la RSR voilà deux ans quand je lui ai proposé ce texte.

Le retard pris par l'acceptation de cette pièce puis par sa réalisation m'a permis d'écrire, entre temps, une œuvre inédite pour la RSR intitulé FILAGE.

Je travaille depuis plusieurs années avec France Culture (cf la Bibliographie) et à un moment j'ai éprouvé le désir d'aller voir ailleurs et je n'ai pas été déçu... Il est vrai que vous devez assurer moins d'heures de créations par semaine, aussi vous donnez-vous le temps de concevoir des réalisations en réduisant les contraintes liées à l'urgence...

C'est dans cette perspective (si je puis dire) que je vous fais parvenir FILAGE.

J'espère que ce texte retiendra l'attention de votre comité de lecture comme la vôtre. Et si FILAGE trouvait place dans la programmation d'Espace 2, je souhaiterais vivement que Jean Chollet puisse en prendre en connaissance. En effet, j'ai conduit grâce à lui un travail précis sur le texte et les ajustements qu'il m'a soumis et auxquels il a procédé ont chaque fois pu réduire les dysfonctionnements que je n'étais pas capable de repérer.

Je prie de bien vouloir accuser réception de ce texte et dans l'attente de vous lire, je vous prie de recevoir mes sincères salutations.

Bernard OBADIA  
69, Boulevard Chave  
13005 MARSEILLE  
FRANCE  
Tel 91 48 49 42

Marseille, le 7 avril 1993,

Michel COROT,

Le 1 décembre 1992, je vous ai envoyé FILAGE et depuis cette date je n'ai reçu aucune nouvelle de votre comité de lecture. Pourtant, j'ai reçu un accusé de réception peu de temps après cet envoi.

Pourriez-vous avoir l'obligeance de me donner des nouvelles de ce texte.

Après la réalisation fort réussie de PAGES SUIVANTES par Jean Chollet, j'avais envie de vous adresser une autre part de mon travail d'écriture. Je travaille depuis six ans avec France Culture mais à la RSR vous consacrez un temps plus sérieux aux réalisations.

J'attends un signe de vous tout en espérant que ce texte aura retenu votre attention.

Veillez agréer, Michel COROT, mes sincères salutations.